

J'ai été intéressée d'intervenir sur le thème "Ecole et fin de cure", en écho à notre précédente réunion régionale, et particulièrement à l'intervention sur le transfert de travail de Jean-Frédéric Bouchet.

Il a été question d'une Ecole — l'Ecole antique — "laissant place au non-savoir", d'une "Ecole d'analysants", d'une relation de travail où "chacun pourrait mettre en fonction quelque chose de son objet dans son rapport à l'autre", dans "un lien qui instituerait pour chacun ni fixité, ni clôture".

Je n'ai pas été membre de l'ACF, bien que m'étant servie de ses outils de travail pendant une dizaine d'années. Or, il devient possible de prendre une place dans une communauté de travail, voire d'envisager un lien à une Ecole, une "Ecole du pas-tout" (comme l'a développé Marie-Frédérique Attali).

Un aller et retour nouveau s'est instauré pour moi entre travail de transfert et transfert de travail, dans une dialectique qui s'est déployée en un moment, en un *mouvement* de déroberment.

Je proposerai deux figures qui peuvent en rendre compte, indirectement :

— celle de Bartelby, personnage central du texte de Melville qui ne se définit que par une formule : "je préférerais ne pas". Bartelby se dérobe à quelque chose, jusqu'à l'extrême, jusqu'à la mort.

— une autre face du déroberment tient dans la formule de Georges Bataille : "je pense comme une fille enlève sa robe". Le philosophe Jean-Luc Nancy en fait l'exergue de son livre : *La pensée dérobée*.

Le signifiant "dérober" a une polysémie intéressante et paradoxale.

— robe vient du germanique *rauba*, "butin", d'où "le vêtement dont on a dépouillé quelqu'un" ;

— dérober, littéralement, c'est "s'emparer furtivement de" (ce qui appartient à autrui), d'où prendre, surprendre, enlever, soustraire, emprunter, plagier, cacher, masquer, voiler ;

— se dérober : échapper à, se soustraire à, s'esquiver, manquer à... (un devoir), éviter, faiblir.

Ces deux formules, de Bartelby et de Bataille, m'amèneront ensuite à des questions relatives à l'acte, à l'enjeu de la fin de la cure, au désir de l'analyste. A ce propos, une remarque d'une collègue analyste décidée, m'avait frappée : "à la fin de la cure *il y a* passage à l'analyste. On s'en sert ou pas."

*I/ Bartelby* est un court texte, drôle et tragique, écrit au scalpel, et commenté de façon flamboyante par Gilles Deleuze dans sa postface à l'édition Garnier Flammarion.

Cette nouvelle tient à la fois de l' "inquiétante étrangeté" et de l' "au-delà du principe de plaisir". J'ajouterai : du plaisir du notaire, puisque le cadre en est une étude notariale sans horizon, troublée seulement par l'agitation comique et bien réglée de deux ronds-de-cuir. Le narrateur, notaire, annonce : "*Imprimis* : je suis un homme habité, depuis la jeunesse, par la conviction profonde que la meilleure façon de vivre est de prendre les choses du bon côté [...] je n'ai jamais permis qu'un climat d'excitation vînt troubler ma paix. Je suis un de ces hommes de loi sans ambition [...] qui vaquent à de douillettes besognes parmi les obligations, les hypothèques et les titres de propriété des riches de ce monde. Tous ceux qui me connaissent me considèrent comme un homme éminemment sûr".

Or, le narrateur va être insécurisé, divisé, par la présence du clerc Bartelby à la silhouette "lividement nette, pitoyablement respectable, incurablement solitaire". De sa place derrière le paravent, Bartelby va abattre une quantité extraordinaire d'écritures, copier "d'une manière silencieuse, éteinte, mécanique". Mais à la sollicitation du notaire de collationner, relire la copie des deux clercs, Bartelby répond "sans bouger de sa retraite, d'une voix singulièrement douce et ferme : "I prefer not to", "j'aimerais mieux ne pas".

La formule est grammaticalement correcte, mais — je cite Deleuze — "sa terminaison abrupte *not to*, qui laisse indéterminé ce qu'elle repousse, lui confère un caractère radical... le même rôle qu'une formule a-grammaticale [...] — construction valise, construction souffle" [...] "elle résonne comme une anomalie, une atypie".

Bartelby va la répéter à toutes les demandes que lui fait le notaire (faire une course, aller dans la pièce voisine, copier — car Bartelby va aussi ne plus pouvoir copier —, quitter l'étude, etc.)

La formule est ravageuse et prolifère : "c'est la stupeur autour de Bartelby comme si on avait entendu l'Indicible ou l'Imparable. Et c'est le silence de Bartelby, comme s'il avait dit et épuisé du coup le langage". On peut associer à toutes ces variantes atténuées que l'on rencontre couramment — et pour le coup enrobées — du "je ne dis pas oui" ou son envers "je ne dis pas non", qui sont une sorte de non-lieu du désir, avec leur effet d'annihilation. La formule de Bartelby ouvre à "une zone d'indiscernabilité, d'indétermination qui ne cesse de croître, entre des activités non-préférées et une activité préférable. Toute particularité, toute référence est abolie". Bartelby, homme sans possession, sans qualités, trop lisse pour qu'on puisse lui accrocher une particularité, creuse dans la langue une sorte de langue étrangère (le "déterritorialisé", dit Deleuze), qui va désamorcer chez le notaire les paroles ordinaires de commandement, de curiosité, de bienveillance ou de promesse. Un effet de vérité s'amorce alors pour lui, à partir des quelques mots de Bartelby, aussi policés que cruels. Cruels au sens de la vérité crue.

Car la puissance du texte, et son intérêt clinique me semblent être dans le couple de ces deux personnages et dans le déplacement d'une vérité, une vérité qui se dévoile, et pas là où elle était attendue : les paroles du notaire sont foudroyées dans leur inconséquence mortifère, ses idéaux philanthropiques sont subvertis, il voulait venir en aide au clerc Bartelby : "l'occasion, dit-il, de jouir de ma propre estime à peu de frais". La dérobaude majeure devient

celle du notaire, Bartelby lui révélant son esquive, la lâcheté d'une parole qui ne fait pas acte.

Melville, ailleurs, à propos des personnages de romans, insiste sur la distinction très intéressante qu'il fait entre les véritables "originaux" et les personnages simplement remarquables ou singuliers, "particuliers". Et Gilles Deleuze reprend cette distinction :

— Les "particuliers" ont des caractères, des propriétés, [...] leurs actions et réactions obéissent à des lois générales, tout en gardant chaque fois une valeur particulière.

— L' "original" — dont on ne sait même pas s'il existe absolument, dit Melville — est "une puissante figure solitaire, qui déborde toute forme explicable : il lance des traits d'expression flamboyants, qui marquent l'entêtement d'une pensée sans image, d'une question sans réponse, d'une logique extrême et sans rationalité. Les originaux n'ont rien de général et ne sont pas particuliers, ils échappent à la connaissance, ils défient la psychologie [...]. Les originaux, non séparables du monde, y exercent leur effet : ils en révèlent le vide, l'imperfection des lois, la médiocrité des créatures particulières, le monde comme mascarade".

Il y a quelque chose qu'on peut qualifier d' "original" dans le désir de l'analyste.

II/ L'autre figure du dérobement qui s'est présentée, c'est celle de "la pensée dérobée". Là, le dérobement au sens de ce qui s'enlève, se soustrait, échappe à ... (l'appropriation).

En ouverture de son livre, Jean-Luc Nancy a quelques pages sur "la nudité". Il y fait une approche de la pensée comme désir, à partir d'un déploiement de la formule : "je pense comme une fille enlève sa robe", en une longue phrase - de Bataille lui-même - sans ponctuation, lancinante, où il tend à faire se toucher la pensée et la nudité.

"Le professeur dit "la chute de ta robe est comme ma pensée ma pensée tombe avec ta robe la chute de ma pensée est ce à quoi je pense quand je pense au moment où ta robe tombe le professeur dit ma pensée est une tombe où penser se dérobe ma pensée se dérobe dans l'envie de toucher ce que ta robe tombée enrobe de pensée il faudrait toucher ça dans la nudité de la pensée tombée dans le dérobé de la pensée il faudrait toucher ça dans la nudité de la pensée tombée dans le dérobé de la pensée il faudrait penser dans la pensée déshabillée de toute pensée."

Bataille, selon Jean-Luc Nancy, déplace deux fois la posture que l'on attend de la pensée :

— il décale les figures convenues de l'activité et de la passivité, donc de la pensée comme maîtrise, intellection ou au contraire comme sensibilité, épreuve.

— d'autre part, il identifie sa pensée à une façon de se présenter ou de s'offrir nu à un désir, d'être le désir d'un désir plutôt que le désir d'une fin.

De même, poursuit Nancy, "la nudité n'est jamais une fin, une conclusion mais au contraire l'accès à un infini. Car la robe enlevée ne livre pas un corps, elle le dérobe à l'instant dans le secret d'une intimité qu'elle expose en tant qu'infinie : infiniment proche et donnée à toucher au désir de l'autre, mais aussi infiniment reculée et toujours à atteindre. La robe tombée donne le signe de ce qu'atteindre la nudité est toujours plus et autre chose que l'atteindre : la nudité se retire toujours plus loin que toute mise à nu, et c'est ainsi qu'elle est nudité. Elle n'est pas un état, mais un mouvement, et le plus vif des mouvements — vif jusque dans la mort, dernière nudité".

Ce qui fait la pensée n'est pas une opération ni même une action. C'est un geste et une expérience :

— un geste : une manière d'aller vers ou de laisser venir, une invite ou une dérobade, qui précède toute construction de signification.

— une expérience : un outrepassement de toute signification donnée et l'abord d'un réel que le sens ne retient pas dans ses filets".

Autrement dit, hors de ce désir et du mouvement qui retire la robe, il n'y a pas de pensée.

J'ai trouvé ces pages très intéressantes parce qu'homogènes à l'expérience de la psychanalyse, en ce qu'elle invite à une invention de savoir qui surgit de ce qui se dérobe du sens.

Nancy ajoute que le mot de Bataille est dans la ligne de l'érotique platonicienne où "l'élan" de l'âme philosophique se dresse ou se répand comme l'élan de la fièvre sensuelle. Et ça ne serait pas une métaphore.

"C'est *comme* agitation des sens que [cet élan] commence, à même l'ardeur amoureuse et à travers elle [...] Il y a enchaînement et entraînement [...] l'ardeur sensuelle est déjà elle-même le désir de la pensée. Ainsi n'y a-t-il pas de pensée qui ne soit aussi sexuelle [...] On peut aller jusqu'à dire, en parlant argot, que 'la baise' et la pensée ont partie liée, pour autant que l'une et l'autre ont à voir avec l'amour [...] Il faut tenir qu'il n'y a pas un acte sexuel ni un acte de pensée qui ne confine, au moins l'espace d'un instant, avec l'amour, même lorsqu'il n'y est pas emporté tout entier. L'amour, c'est-à-dire le rapport avec ce avec quoi il n'y a pas de rapport".

Là, le philosophe me semble proche du psychanalyste, qui n'ignore pas que ce qui supplée au non-rapport, c'est l'amour.

III/ La pensée, même ainsi dérobée, sexualisée, n'est pas l'horizon de la cure, du moins pour l'analyste. Quelque chose de la fin échappe à la conceptualisation, et s'attrape par le "je ne pense pas" de l'acte. Il s'agit d'un *lieu*, dont "on est hors sans y penser".

L'acte tient à "la position d'un sujet en tant qu'inscrite dans le réel". La phrase entière de Lacan est citée par Armando Lopez (mais sans référence) : "Le psychanalyste a à s'égaliser à la structure qui le détermine, non pas dans sa forme mentale, hélas ! c'est bien là qu'est l'impasse, mais dans sa position de sujet en tant qu'inscrite dans

le réel : une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte.”

A la fin de la cure, s'il y a passage à l'analyste, cela émane de la certitude de l'acte (ceci est développé par Armando Lopez). Alors, à quoi tient-il qu'il y ait surgissement ou défaillance de l'acte ? Cela concerne l'analyste mais aussi une pratique clinique orientée par la psychanalyse. Cette question, Antonio Quinet l'éclaire remarquablement en différenciant le désir de l'analyste et le désir inconscient : “Lacan oppose l'acte analytique et la voie psychanalytique. Une des apories de la cure consiste dans le fait que le sujet en analyse, déchiffrant son inconscient, n'aboutit pas nécessairement à l'acte par lequel se prend la décision d'être psychanalyste”. C'est là, je crois, “le point de clôture en souffrance” dont parlait Colette Soler, “convoquant le devoir majeur du psychanalyste, comme devoir de passe”. Antoine Quinet poursuit : “L'acte analytique est a-topique par rapport à la voie analysante du déchiffrement inconscient. Même si sa logique est articulée à cette voie. Le désir de l'analyste se trouve en scansion, en rupture, en béance par rapport à la chaîne signifiante.”

— Le désir inconscient est, lui, articulé à la loi, à la loi inscrite dans l'Autre, et par l'œdipe. Le désir inconscient, c'est le désir de l'Autre.

— Le désir de l'analyste se situe au-delà de l'œdipe, au-delà de la loi. Il est corrélatif à l'absence de l'Autre.

“Alors que le désir inconscient est une question, le désir de l'analyste est une réponse. C'est une réponse de l'analysant au sans-issu de la voie de la demande, une réponse à l'absence de réponse de l'Autre, une réponse à la détresse”. J'ajouterai : une réponse à ce qui, là, se dérobe, essentiellement, l'être. “Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. Il est articulé à la cause — à l'objet cause du désir qui se fit cause analytique pour l'analysant qui à son tour en produisit un acte. Il est ainsi désir d'obtenir la différence absolue à être produite par un autre sujet. La pureté n'est pas dans le désir mais dans la différence que ce désir veut obtenir dans son extrême le plus radical”.

“Un désir qui veut”.

Je l'ai associé à une question de Lacan, dans *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache* : “[...] le sujet veut-il ce qu'il désire ?”

Estella Solano analyse les rapports du désir et de la volonté, dans la revue *La Cause freudienne*. La position de l'analyste suppose d'être “au-delà de l'angoisse suscitée par le désir de l'Autre, de l'inhibition comme défense devant le désir de l'Autre, et de l'appétit d'être désirable, comme désir d'être le phallus”. Le désir, ainsi libéré de l'embarras de l'acte “se rend homologue au caprice de la pulsion. En cela, le désir de l'analyste est une volonté, une volonté qui ne connaît d'autre loi que celle qui s'accomplit dans l'opération analytique par le caprice du *Witz*”.

Le *Witz* ouvre vers un sens nouveau, hors norme en dehors de la loi ou du bon sens.

A suivre Estella Solano, l'expérience de l'analyse amène “jusqu'au point où le désir vire à la volonté, pour se réaliser comme un désir qui veut ce qu'il désire”. Il semble qu'on ne soit pas loin d'une formulation en abyme, qui se déroberait à elle-même : désirer vouloir désirer vouloir désirer... Alors, plutôt s'orienter du *Witz* de Lacan : “il n'y a pas de formation de l'analyste, il n'y a que les formations de l'inconscient.”

Conclure, sur le thème du dérobement, cela s'est avéré problématique, et pour cause.

J'ai d'abord pensé revenir à *Bartelby*, à partir de ma découverte toute récente d'un article intitulé : *L'éthique de la déliaison* — déliaison au sens, pour l'analyste dans la séance, de délier la lettre du signifiant, et la lire. L'auteur, Serge Sabinus, pointe le “ne cesse pas de ne pas” de Bartelby. Et il soutient que la psychanalyse convoque “une éthique des extrêmes” et que “son support en serait l'accueil de la pulsion de mort au cœur de l'acte analytique, en tant qu'elle (la pulsion de mort) en soutient l'effectuation, au risque de s'y abîmer”.

Mais voilà, l'intérêt de cette ultime référence s'est dissout devant une évidence à la fin de ce travail : celle d'un excès de citations. On se rappelle que dérober veut dire aussi : emprunter, plagier... Alors, avec Bartelby, je préfère ne pas... conclure.